

## On l'appelait « Monsieur »

C'était la campagne. Une grande bâtisse, deux salles de classe, deux préaux, deux cours de récréation, des WC à la turque dans chaque cour, une pompe à chapelet car l'adduction d'eau n'existait pas dans le village. C'étaient l'école des filles et celle des garçons avec un passage entre les deux cours mais séparées sur la façade par la mairie.

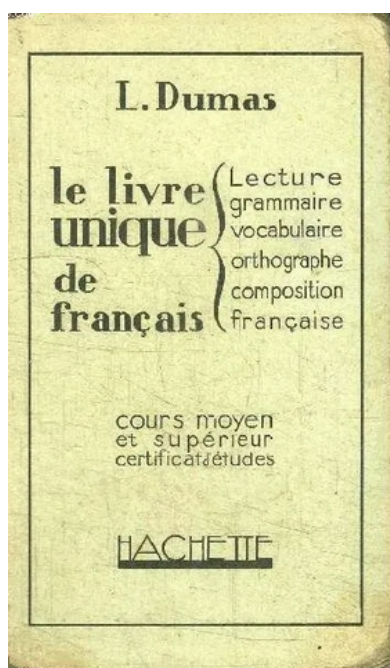
C'est dans cette école de campagne qu'au mois d'octobre 1947 je commençais mon parcours scolaire.

Mais à la rentrée 1946 l'école des filles avait été supprimée et il ne restait plus qu'une seule classe mixte. Environ 27 élèves de la classe enfantine au certificat d'études. L'instituteur, seul, acceptait les enfants de 5 à 14 ans ! Tout était à accomplir. À 5 ou 6 ans mes petits camarades ne parlaient pour la plupart que le patois : un occitan localisé.

Comme dans toutes les écoles de cette époque : bureaux légèrement inclinés avec siège attenant, encrier incorporé, casier sous le pupitre pour ranger son livre de lecture, cahiers, ardoise et plumier et au milieu de la classe trônait le poêle. Au fur et à mesure que les années passaient, le pupitre était complété par le livre de calcul (on ne disait pas mathématiques), les livres d'histoire, de géographie etc...

Dans sa blouse grise, l'instituteur, déjà impressionnant lorsqu'il était derrière son bureau l'était encore davantage lorsque, debout, il se déplaçait dans la classe.

Dès l'arrivée, la discipline était clairement et fermement établie. Rentrée en silence depuis une mise en rang sous le préau, puis debout à côté du bureau nous attendions l'autorisation de s'asseoir. C'était tous les jours et pour toute la classe la fameuse leçon de morale mais qui comprenait également très souvent des leçons d'hygiène, de santé et d'éducation. Quelques principes qui ne sont guère plus respectés aujourd'hui, m'ont beaucoup marqué comme :



« On ne doit pas parler à quelqu'un les mains dans les poches ou la cigarette aux lèvres ou les lunettes de soleil sur les yeux »...

D'une manière générale entre 5 et 11 ans, j'ai presque tout appris avec cet instituteur.

La lecture évidemment depuis la méthode syllabique jusqu'au L. Dumas dont j'aimais bien les courts récits.

L'orthographe, ma bête noire. Combien de fois me suis-je fait punir ! J'avais à copier des phrases du genre « *Toujours et jamais prennent toujours un s et parmi n'en prend pas* » !

On est marqué à vie.

Le calcul, ma discipline préférée. Plus je progressais, plus j'adorais ces moments où l'instituteur lançait les défis. C'était d'abord à qui finirait le premier le problème posé. Ensuite, c'était à qui en résoudrait le plus dans le temps imparti. J'avoue avoir souvent savouré cet exercice !

Quelle n'était pas ma fierté d'être félicité par le maître lorsque, lors des exercices de calcul mental posé aux grands des cours moyens et classe de fin d'études, je répondais le premier tout en étant au CE2. C'était l'avantage de cette classe unique certes difficile pour le maître mais tellement bénéfique pour les élèves.

Les leçons de choses (on ne disait pas sciences naturelles et encore moins sciences de la vie et de la terre). Cette discipline qui nous permettait d'étudier le végétal et l'animal comprenait également quelques notions de physique ou de chimie. « Monsieur » visiblement adorait : dissection de la grenouille, du lapin (qui devait finir en beauté dans une casserole, mais qui m'a appris ce que je sais en anatomie), les poumons de bœuf apportés par le boucher et dont nous pouvions parfaitement visualiser le fonctionnement grâce à une pompe à bicyclette... Je passe sur l'intérêt qu'il a développé en moi pour le bricolage grâce à des montages électriques ou mécaniques ainsi que des expériences de chimie dont je vois encore les images comme celle de l'attaque du calcaire par un acide. Mais nous étions à la campagne et pour nous montrer l'influence de l'azote sur la croissance des plantes, nous sortîmes en plein air : je me souviens parfaitement de ce jeudi (c'était à l'époque le jour de repos), où nous nous sommes retrouvés en plein champ ensemencé de blé pour y tracer à la chaîne d'arpenteur et en grandes lettres le mot « AZOTE »<sup>1</sup>. Je ne savais quel produit avait été répandu à l'intérieur de ces lettres mais quelle ne fut pas notre surprise mais aussi notre fierté de voir quelques semaines plus tard au milieu de ce champ, sur la pente de la colline face à l'école, le mot « AZOTE » réalisé par des plantes qui étaient plus vertes et plus grandes que les autres.

C'était lui aussi, puisqu'il était seul, qui nous apprenait l'histoire. C'était facile, il nous la racontait avec passion telle un bon roman. La géographie avec les cartes affichées au tableau, la gymnastique dans la cour ou sous le préau lorsqu'il pleuvait, tout, il nous enseignait tout.

Enfin la musique avec le chant. Moment de grâce... il prenait alors son violon et nous entraînait dans des mélodies que nous reprenions tous en cœur.

Que de souvenirs devant ce maître magicien.

Mais au-delà de l'apprentissage c'est l'éducation qu'il nous a donnée qui était très importante.

J'ai compris plus tard comment insidieusement, sans en parler mais par l'exemple, il nous avait inculqué ce qu'était l'altruisme, le bénévolat, le respect, la générosité, et même la laïcité.

Il permettait aux enfants dont il avait la garde de se rendre entre 12h et 13h à l'église suivre les cours de catéchisme. À l'époque c'était, paraît-il, assez rare. L'instituteur et le curé faisant rarement bon ménage dans un village.

Hors les temps d'apprentissages classiques, le plus important pour moi était la coopérative scolaire. Sous l'œil toujours vigilant de « Monsieur », mais en toute indépendance, tous les trimestres nous imprimions un bulletin. Tous les articles étaient écrits par les élèves. Ah l'odeur de l'encre d'imprimerie que l'on passe au rouleau sur les composteurs remplis de caractères et bien rangés dans la presse manuelle ! Écrire à l'envers et sans faire de faute

d'orthographe en rangeant les caractères de plomb dans le composteur ! Graver doucement à la gouge le lino épais avant de le clouer sur une planche de bois, l'enduire de couleur et voir apparaître le dessin sur la feuille que l'on a pressée. Obtenir une image en plusieurs couleurs en répétant l'opération avec des gravures complémentaires et des couleurs différentes. Combien ces exercices ont-ils développé notre créativité et notre imagination ? On ne le saura jamais, c'était naturel...

Grâce à cette coopérative, à la vente des bulletins, aux dons lors des mariages, « Monsieur » organisait chaque année un grand voyage. Mais afin qu'il soit gratuit pour tous les élèves, il fallait davantage de fonds. La fête de l'école permettait de compléter.

C'était une grande fête fin juin, début juillet. Les paysans (à l'époque le terme n'était pas péjoratif, au contraire) arrivaient avec leurs charrettes remplies de grandes tables. Posées sur des tréteaux sous le deuxième préau, elles constituaient une grande scène qui allait servir au spectacle. Scénettes, danses, chants, tous les enfants participaient mais bien au-delà. Les élèves et les anciens élèves venaient tout au long du dernier trimestre pour apprendre, répéter et répéter encore ce qu'ils présenteraient le jour de la fête. Le bénévolat était alors très présent. D'abord de l'instituteur qui donnait tout ce temps en dehors des périodes scolaires mais aussi des élèves et anciens élèves qui n'hésitaient pas à rester après la classe ou à revenir le jeudi. N'oublions pas qu'à cette époque « il y avait école » tous les jours de la semaine à l'exception du jeudi et du dimanche.

Puis le jour de la représentation arrivait. L'instituteur, doué pour cela aussi, avait mis en place des rideaux de scène, des éclairages de couleurs et même une année les ailes d'un grand moulin tournaient toute la soirée en changeant en permanence de couleur ! À l'époque aucune électronique n'existait pour permettre cela. Ayant participé avec d'autres élèves à la construction, j'avais compris que le changement de couleurs était obtenu par des lames métalliques clouées sur une poulie de bois. En tournant, à chaque changement de lame, l'alimentation passait d'un jeu de lampes à un autre. Avec mes camarades, j'ai appris à cette occasion la réalité d'une démultiplication. Le moteur électrique qui assurait la rotation tournait beaucoup trop vite. Grâce à l'association de petites roues et de grandes roues (la dernière était une roue de vélo), les ailes tournaient lentement sans risquer un accident. Nous pensions être à l'origine du résultat mais je suppose que notre maître avait dû faire les calculs nécessaires.

Le jour de la représentation tout le village était présent ainsi que de nombreuses personnes des villages voisins. La recette était bonne et le voyage pouvait avoir lieu.

« Monsieur » ne se contentait pas alors de prendre tous les élèves de la classe. Il acceptait aussi les parents et les adultes du village. Nous partions avec deux autobus pour une journée complète et mémorable qui commençait très tôt. C'est ainsi que certains ont vu la mer pour la première fois. À cette époque, dans les années 50, les agriculteurs ne voyageaient pas et cette excursion annuelle était pour eux la seule qu'ils feraient en attendant celle de l'année suivante.

Je me souviens aussi qu'après la classe alors qu'il gardait quelques élèves pour les préparer au concours d'entrée en sixième, il recevait quelques villageois qui venaient lui faire rédiger

une lettre, remplir un imprimé, demander un conseil. Et tout cela était toujours réalisé bénévolement.

Si je ne craignais que mon propos ne soit trop long, j'aurais beaucoup, beaucoup d'autres histoires à citer tant cet instituteur m'a profondément marqué.

Tout le village et les élèves l'appelaient « Monsieur » mais le soir, après la classe, le jeudi, le dimanche, pendant les vacances, « Monsieur » devenait papa...

Michel CARRIER

*30 avril 2021*

---

<sup>i</sup> AZF n'avait pas encore explosé, et s'appelait alors l'ONIA. Cette industrie chimique de l'Azote devait être pour quelque chose dans cette expérience.